

d'autel à autel ne pourraient qu'entraîner, aujourd'hui, des désastres pareils à ceux dont ils ont si souvent ensanglanté les annales de tous les peuples. Et, malheureusement, il est à craindre qu'une circonstance, qui vient de se révéler, contribue puissamment à transporter la lutte politique sur le terrain religieux. On annonce, sans l'affirmer encore officiellement cependant, que M. James K. Polk, auquel on n'a pas eu le temps de demander une profession de foi en bonne et due forme, appartient à l'église catholique. La sensation produite par le doute qui s'est élevé sur les croyances religieuses du candidat démocratique a été si profonde, qu'il y a tout lieu de prévoir que si, en effet, M. Polk professe le catholicisme, la prochaine lutte électorale se livrera beaucoup moins entre les deux grandes fractions politiques que divisent le corps électoral, qu'entre les deux églises qui se partagent le culte du peuple américain. Ce serait là un fait sans exemple dans la jeune histoire des Etats-Unis, dont les institutions n'auraient peut-être jamais été mises à une plus difficile épreuve. Quant à nous, si profondes que soient nos sympathies pour le catholicisme, si convaincus que nous soyons qu'il ne peut se montrer à nu sur le forum populaire, face à face avec le protestantisme, nous n'en faisons pas moins des vœux pour que M. Polk soit un de nos adversaires religieux."

### LA PIÈCE D'OR.

#### III

— Vous savez déjà, dit-elle, que je suis née à Lyon, de Pierre Huel, négociant, et de Marie Durand, sa femme. Mon père était riche, il me fit élever avec soin, et mon enfance a été entourée d'une partie du luxe dont je jouis encore aujourd'hui ; mais, mon ami, un négociant n'est jamais sûr de la fortune qu'il a acquise, elle s'échappe de ses mains au moment même où il croit l'avoir fixée pour jamais dans sa maison.

Lorsque j'eus atteint l'âge de quinze ans, mon père se trouva assez riche pour quitter les affaires, il fit le projet d'acheter une maison de campagne sur les bords de la Saône, et d'y vivre tranquillement avec ma mère. Le marché allait être conclu lorsqu'une faillite lui emporta cent mille francs ; c'était ma dot. Mon père alors ne voulut plus quitter les affaires qu'il n'eût regagné cette somme. La campagne ne fut pas achetée, et il se remit au travail. Il paraît que le désir de réparer sa perte le rendit imprudent, qu'il étendit ses relations et se jeta dans des entreprises hasardeuses. Son bon génie l'abandonna ; à sa première perte vinrent se joindre de nouveaux désastres ; tout lui manqua à la fois, l'argent, le crédit et la vigueur d'esprit nécessaire pour faire face à l'orage. Il fut réduit à faire banqueroute. Il y a dans le commerce des hommes pour lesquels la banqueroute n'est qu'un marche-pied à la fortune, ils comptent leurs capitaux par leurs faillites ; mon pauvre père abandonna tout à ses créanciers, jusqu'au bien de ma mère, qui était considérable ; nous quittâmes Lyon et vîmes nous établir à Paris, dans un grenier du faubourg St.-Honoré.

La misère avait remplacé l'opulence ; ce n'est pas contre les privations qu'il nous fallut lutter, ce fut contre le besoin. Que Dieu, mon ami, nous épargne à l'un et à l'autre d'aussi mauvais jours que ceux-là ! J'avais quinze ans, j'étais belle, et je vous épargne le détail des tentatives criminelles auxquelles je fus exposée. Vous m'avez étudiée avec soin, dites-vous, et vous m'avez reconnu ce du sens et de la raison ; c'est à ce moment fatal de ma vie que je dois ces qualités. J'ai fait une rude expérience des dangers qui entourent une jeune fille pauvre, et j'ai acquis l'horreur du vice en le combattant. Ma mère, qui jusque-là s'était flattée de me marier richement, fut la première à succomber sous le poids de la misère qui nous entourait ; elle tomba malade, je ne pouvais que veiller auprès de son lit de douleur ; mon père ne savait que gémir et regretter sa fortune passée, il était de ces hommes bons et habiles dans la prospérité, mais qui ne savent pas résister au malheur. Il tomba malade à son tour ; je ne trouvai bientôt seule entre deux agonisants, sans secours, sans argent, sans linge, et hésitant à appeler un médecin, parce que je n'en connaissais pas, et qu'à Paris tout n'était étranger, et ensuite parce que je n'aurais pas pu payer ses soins et acheter les remèdes qu'il aurait ordonnés.

— Vous en avez été réduite à cet état affreux, s'écria Bernard. — Hélas ! oui ! mon ami !

— Où était-ce donc ? Où était-ce donc ? dit-il encore. — Vous n'étiez pas loin, lui dit sa femme.

— Moi ! — Oui, vous, mon ami ; écoutez-moi.

Et Mme Bernard reprit :

— J'étais donc sans ressource, lorsqu'une pauvre femme, qui occupait une mansarde voisine de la nôtre, entra chez nous, et vit ces deux malades prêts à expirer sur le même grabat.

— Mon enfant, me dit-elle, pourquoi laisser périr ainsi ces pauvres gens sans secours. — Hélas ! ma bonne femme, dis-je, nous n'avons plus rien ; j'ai vendu hier ma dernière harde, nous manquons de pain, nous manquons de tout.

— Et vous laissez mourir votre père et votre mère pour si peu ? me dit la pauvre femme ; vous ne savez donc pas qu'il y a une maison, plusieurs maisons même à Paris pour les malades qui n'ont rien, l'hôpital.

A ces mots, je vis mon père et ma mère frémir dans leur lit de douleur, et moi-même je pâlis. On nous parlait, hélas ! du dernier asile du malheur, et par une prévention naturelle à ceux qui ont été riches, nous regardions l'hôpital comme le dernier degré de l'infortune.

Ma voisine, qui était âgée et qui, durant le cours d'une vie pauvre, avait

bien souvent visité cet asile des indigents, s'indigna presque de notre hésitation à suivre son conseil ; elle vanta les lits blancs de l'hôpital, le talent des médecins, les soins des sœurs ; puis, s'adressant à moi, elle me demanda si je voulais la mort de mon père et celle de ma mère ; elle me rendit responsable de ce qui allait infailliblement arriver, et moi, qui ne sentais que trop combien cette femme avait raison, je me jetai à genoux devant le lit de mort de ma malheureuse mère, et je l'implorai pour qu'elle acceptât un parti qui révoltait mon cœur. Ce fut mon père qui se décida le premier.

— Allons, dit-il, c'est le dernier sacrifice, faisons-le !

Ma mère inanimée, était hors d'état d'avoir une volonté. L'hospice de la Charité fut prévenu, il envoya deux civères, et je suivis le triste cortège... Ah ! mon ami, quand dans nos rues, dans ce faubourg Saint-Germain, on voit passer un superbe équipage, le piéton s'arrête, il le regarde avec envie, je lis souvent dans les yeux de ceux que je rencontre, tandis que, si je viens à traverser dans ma calèche une des rues qui conduisent à la Charité et que j'ai suivie jadis entre mon père et ma mère mourante, je pleure, je sanglote et je me demande pourquoi Dieu, qui m'a donné la richesse, me l'a donné si tard ! Je suivais ce triste convoi, j'étais défaillante de faim, et cependant ce n'était pas là encore ma plus grande douleur... J'obtins de la pitié du directeur de la Charité de ne pas quitter ma mère et de fermer les yeux de mon père... Quelques jours après, ma mère mourut... Je sortis de l'hospice, je regagnai ma mansarde seule, sans pain, presque sans vêtements, et je devais être sans abri... Mme Bernard, en parlant ainsi, en se rappelant ses malheurs passés, frissonnait de douleur, et sa voix tremblante trahissait son émotion. Bernard lui prit les mains, les serra dans les siennes, les baigna de ses larmes.

— Oh ! s'écria-t-il, que je suis fâché d'avoir provoqué ce triste entretien.

— Du tout, mon ami, du tout, ces détails, je vous les devais et j'allais vous les donner quand vous les avez demandés... au reste, je suis au bout ; le ciel va s'éclaircir pour moi, il faut que vous m'entendiez jusqu'à la fin. J'essayai de lutter contre la faim : elle fut plus forte que la honte... Je me couvris la tête d'un vieux chapeau, je cachai mon visage sous un voile éraillé, je courbai ma taille, cachai ma main jeune sous un vieux gant, et ainsi déguisée je quittai ma mansarde, m'éloignai de mon faubourg, et, arrivée dans la rue du Bac, je tendis la main...

— Vous ? vous ? s'écria Bernard hors de lui.

— Oui, moi : un ange y mit une pièce d'or, et le ciel a voulu que pour lui, enfin, cette pièce d'or ait foisonné, qu'elle se soit multipliée, comme les étoiles du ciel... J'ignorais qu'en demandant du pain on devenait criminel, que la loi poursuivait ceux qui se meurent de besoin et qui osent le dire à ceux qui passent. Un agent de l'autorité voulut s'emparer de moi ; cet ange me défendit, il me protégea. Il prétendit que cet or qu'il me donnait, était à moi ; il me prit sous son bras, il éloigna de moi tout danger, il me rassura par des paroles pleines de bonté, et ajoutant une seconde aumône à la première, il ne me quitta que quand il m'eût mise à l'abri de toute poursuite brutale... Cet ange, mon ami, c'était vous.

— Ah ! je me souviens, dit Bernard, il y a huit ou neuf ans, un soir dans la rue du Bac, une pauvre femme...

— C'était moi... — Vous, la riche comtesse de Chamilly !

— Je n'étais alors qu'une mendicante, la pauvre orpheline Lise Huel... Dès ce moment mon sort changea... En rentrant dans ma mansarde j'y trouvai une jeune femme richement mariée et mon amie d'enfance ; elle savait tous mes malheurs ; elle me prit chez elle, et mon sort, sans être assuré devint supportable... Je ne sus plus, heureusement, ce que c'était que la faim, je fus vêtue, j'eus un abri, et plus que tout cela, une amie. Chez cette dame, que je vous serai connaître, venait un vieux gentilhomme inmensément riche, et qui jusque-là, n'avait jamais voulu entendre parler de mariage ; mais il était vieux comme je l'ai dit, tous les jours il devenait valétudinaire à ce qu'il prétendait du moins, car la crainte de la maladie le tourmentait plus que la maladie elle-même : d'ailleurs l'isolement qu'il avait recherché jusque-là l'effrayait, il se méfiait de ses domestiques, dont une part, disait-il, le volait tandis que l'autre spéculait sur sa mort prochaine ; il n'avait point de proches parents, mais seulement des collatéraux éloignés, auxquels il ne voulait pas laisser son bien : que faire cependant ? il faut mourir, et nos terres, nos contrats, notre or, notre argent ne nous suivent pas au tombeau. M. de Chamilly me vit, il apprit mon histoire et il m'offrit sa main.

— Vous êtes assez honnête, me dit-il, pour que je vous propose hardiment un mariage de raison. J'acceptai : il ne me promit rien, il ne me fit aucune part de son bien, il se fia à ma vertu, moi j'eus confiance en l'homme qui m'abandonnait le soin de son honneur. La pauvre fille, dont le père et la mère étaient morts à l'hôpital, devint la riche comtesse de Chamilly. Vous savez que mon union avec monsieur de Chamilly n'a pas été longue ; M. le comte est mort il y a trois ans bientôt, il m'institua son héritière, universelle ; je devins une veuve opulente, et dès ce moment je me décidai à partager ma fortune avec l'homme généreux qui, sans me connaître, et le premier m'avait secourue. Vos traits, mon ami, étaient gravés dans mon cœur et dans mon esprit d'une façon ineffaçable, mais j'ignorais jusqu'à votre nom. Que faire ? à qui m'adresser ? qui demander ? Je ne pouvais compter sur la Providence, que quelques-uns appellent le hasard ! N'importe, j'étais résolue à poursuivre ma recherche toute la vie, s'il le fallait, et à mourir veuve plutôt que de manquer à ce que je regardais comme un devoir sacré. Vous pouviez être marié, vous pouviez enfin être aussi riche que je le suis, et il était naturel de per-